

*Alfred Capus ou le sourire de la Belle Époque*. Sous la direction de MARIE-ANGE FOUGÈRE. Dijon, Éditions universitaires de Dijon, « Écritures », 2022. Un vol. de 165 p.

Le centenaire de la disparition d'Alfred Capus (1858-1922), décédé peu avant Marcel Proust, serait passé inaperçu si Marie-Ange Fougère n'avait eu l'idée de rassembler une dizaine d'études, signées de spécialistes du tournant des siècles, qui reviennent à la personne, au parcours et aux œuvres d'un homme de lettres dont aucune production n'est plus disponible en librairie et qui ne fait (au mieux) l'objet que de cavalières mentions dans les manuels d'histoire littéraire – une analyse, placée au terme du volume, signale toutefois sa (modeste) présence aux programmes des émissions des premières heures de l'ORTF consacrées au théâtre. Les contributions réunies ici, là réside une part de leur intérêt, n'engagent nullement un procès en réhabilitation, qui viserait à réparer un oubli et à rendre à une figure désormais ignorée de la vie littéraire une place qu'elle aurait injustement perdue. Elles se fondent sur un même constat, qu'elles travaillent tour à tour, celui d'un important décalage entre la réputation qu'avait acquise Capus de son vivant et la disparition, peu après sa mort, de ses productions des univers de l'édition, des représentations dramatiques et des lectures. De fait, alors que son *Théâtre complet* est édité en huit tomes entre 1910 et 1913, alors que ses écrits lui valent d'être élu à l'Académie française en 1914, année où il devient rédacteur en chef du *Figaro*, l'œuvre de Capus n'est plus tenue pour digne d'intérêt. Les réflexions conduites ici posent que son absence des horizons littéraires tient à ce qu'elle a tôt semblé incarner l'esprit d'une époque légère, insouciant et souriant à laquelle la Grande Guerre a mis fin, ce qui l'a entraînée dans un puissant et irréversible processus d'obsolescence. Révélateurs sont les termes qui, au fil des pages, servent à la qualifier : tous signalent en effet que, dépourvue d'originalité, elle ne peut désormais que paraître plate ou banale – fade. Pour autant, cette fadeur, qui fait les œuvres dociles, mérite intérêt. Les analyses réunies ici le prouveraient s'il était nécessaire.

Deux articles de Marie-Ange Fougère ouvrent le volume. Le premier revient sur les grands moments du parcours qui conduit Capus, après des études scientifiques, dans les salles de rédaction, puis de celles-ci vers les mondes du roman et du théâtre où il asseoit son image d'auteur. Le second présente l'intérêt de faire pénétrer le lecteur dans certains secteurs de la vie privée de l'homme de lettres, vie marquée par la passion du jeu. Passion qui le contraint à produire vite, ce à quoi sa carrière de journaliste l'a préparé, ainsi qu'à investir le secteur de production le plus rentable de son temps, le théâtre, où elle se retrouve à travers la place que le dénouement de plusieurs de ses pièces confère au hasard ou à la chance, à la « veine » pour reprendre le titre de la plus connue d'entre elles (1901). À sa production de dramaturge sont consacrées deux réflexions qui, l'une et l'autre, font en sorte d'en saisir l'identité. Si elles montrent que le théâtre de Capus manque d'inventivité et cède à la facilité, elles signalent également qu'y sont travaillées des figures jusqu'alors peu prises en considération et des questions d'actualité, à l'image de celles du divorce et de la condition féminine, quitte à ce qu'elles y soient envisagées dans des perspectives qui les dédramatisent. Sont ainsi mis tout à la fois en évidence l'acuité du regard que Capus porte sur les évolutions de la société de son temps et son refus de s'en faire le juge, refus qui explique qu'il ne se soit pas engagé, comme certains de ses contemporains, dans la voie du théâtre à thèse. Sont en outre envisagées les carrières de chroniqueur et de romancier de l'écrivain. Les appuis étant, pour chacun de ces domaines, choisis parmi ses premières productions, ne sont pas évoquées les chroniques patriotiques que Capus a données dans les colonnes du *Figaro* pendant la Grande Guerre, ce qu'il est possible de regretter parce que leur lecture aurait permis de mettre au jour son attachement au discours social de son temps, mais aussi parce que son travail de bourreur de crâne a sans doute contribué à accélérer la mise hors d'usage de ses écrits. Comme l'indique son titre, ce volume est traversé par un

questionnement fédérateur autour de la nature, du fonctionnement et de la signification du « sourire » de Capus. Il y est envisagé autant comme un sourire de tour d'esprit que comme un sourire d'époque ou, plus exactement, comme un sourire où en viennent à se confondre un caractère et un temps. Le montrent une réflexion qui le caractérise à partir des entrées de son journal où Jules Renard évoque Capus, en des termes qui évoluent à mesure que ce dernier trouve le succès, ainsi qu'une analyse qui, faisant état d'autres humoristes (Alphonse Allais, Maurice Donnay, Tristan Bernard, etc.) fait voir son « humour bonhomme » comme celui d'une « époque heureuse » mais révolue.

Du fait de la qualité des études qu'il réunit, ce volume propose, à travers l'exemple de Capus, une passionnante immersion dans les écritures souriantes de la Belle Époque, moment caractérisé par une tension structurante entre foi en l'avenir et crainte de l'avenir, entre optimisme et stoïcisme. Reste, dans la mesure où l'œuvre de Capus est très peu accessible, qu'il faut regretter que les pages du « florilège » qui en rassemble des extraits soient trop brèves et qu'elles ne parviennent pas à faire entendre sa voix aussi bien que la font entendre celles et ceux qui ont contribué à ce séduisant et original volume.

DENIS PERNOT